

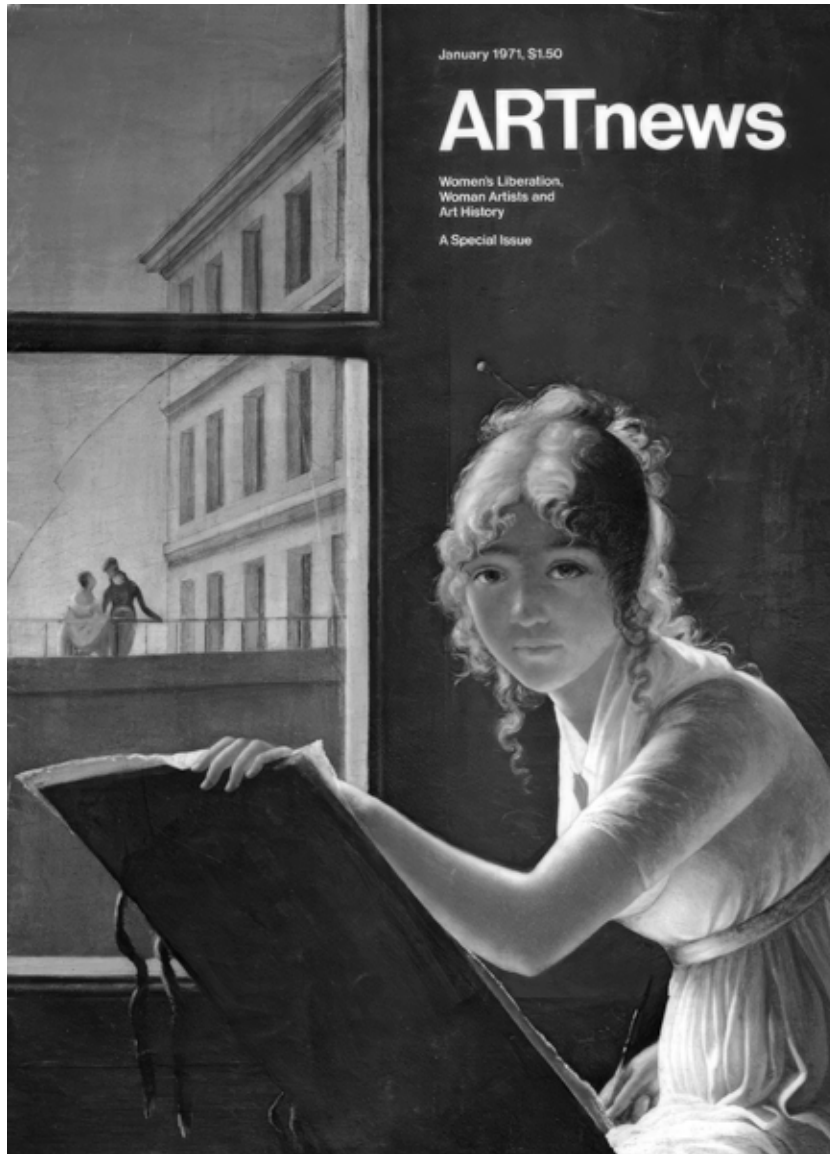
*sous la direction de*  
Stéphanie Bouysse-Mesnager,  
Stéphanie Dadour, Isabelle Grudet,  
Anne Labroille, Élise Macaire

collection eupalinos  
*série architecture et urbanisme*

# **Dynamiques de genre**

La place des femmes  
en architecture,  
urbanisme et paysage

Parenthèses



Stéphanie Dadour  
Isabelle Grudet

## Les métiers de la conception spatiale : des dynamiques de féminisation à la prise en compte du genre

Le projet d'organiser une rencontre autour de la question de la place des femmes dans les métiers de la conception spatiale a été initié en 2018. Nous-mêmes insérées dans le milieu architectural, témoins de la vague #metoo, nous savions qu'il y avait là un vrai sujet pour la recherche et que celui-ci était trop peu traité en France — en comparaison à d'autres pays menant déjà de sérieux travaux dans ce sens, en histoire ou encore en sociologie de l'architecture. Nous avons voulu rassembler ce qui existait, faire dialoguer ces connaissances avec d'autres. Cet ailleurs était, dans notre esprit, géographique et disciplinaire — puisqu'il s'agissait de s'ouvrir aux études de genre —, mais également professionnel — puisqu'il concernait les différents métiers de la conception de l'espace. De l'impression d'une recherche parcelaire et peu visible sur la féminisation du monde de l'architecture en France, nous sommes donc passées à la volonté de monter un colloque international, interdisciplinaire et interprofessionnel. Celui-ci fut donc consacré à la situation des femmes architectes en France aujourd'hui, à la condition des femmes étrangères ou exerçant d'autres métiers de la conception spatiale, ainsi qu'à l'apport de la notion de genre (et ses enjeux) pour la recherche sur les métiers.

Couverture de *ARTnews*, vol. 69, n°9, janvier 1971, dans lequel est publié l'article « *Why Have There Been No Great Women Artists ?* », de Linda Nochlin.

## Féminisation du monde de l'architecture et état de la recherche en France

La situation française est aujourd'hui paradoxale. La légitimité des femmes à se former à l'architecture ne pose plus question depuis un certain temps déjà. Elles sont en effet majoritaires dans les promotions étudiantes depuis 2004<sup>1</sup>. Ce phénomène est le résultat d'un processus historique progressif qui court sur tout le xx<sup>e</sup> siècle. Il commence par la possibilité pour les femmes d'intégrer une formation d'architecte en 1883 à l'École spéciale d'architecture (ESA), puis par celle d'y constituer un noyau significatif (années soixante et soixante-dix), de s'approcher de la parité (années quatre-vingt-dix), de l'atteindre enfin, puis de la dépasser (années 2010). Malgré cela, les raisons d'insatisfaction ne manquent pas pour les femmes architectes, parmi lesquelles un déficit de visibilité, un accès moindre à la commande et des écarts importants de revenu avec les hommes. Les instances représentatives et la presse professionnelle s'en sont encore fait l'écho très récemment, tout comme des associations professionnelles. D'un article publié en 1928 dans *Le Maître d'œuvre*<sup>2</sup> à un encart paru en 2020 dans la revue *Le Moniteur*<sup>3</sup>, de l'Union française des femmes architectes fondée en 1960<sup>4</sup> aux associations contemporaines Arvha ou Mémo<sup>5</sup>, il y a une certaine continuité de revendications face au constat d'inégalités persistantes et un sentiment de malaise, malgré l'augmentation de la proportion de femmes dans les écoles.

Deux sociologues, Olivier Chadoin<sup>6</sup> et Nathalie Lapeyre<sup>7</sup>, ont questionné le phénomène de la féminisation du monde de l'architecture à l'orée des années deux mille. Le premier l'analysait parallèlement à celui de

<sup>1</sup> Elles représentent aujourd'hui 57 % des effectifs et sont, depuis 2006, majoritaires parmi les personnes titulaires de l'Habilitation à exercer la maîtrise d'œuvre en son nom propre (HMONP).

<sup>2</sup> Voir l'article d'Élise Koering, « C'est pour une carrière de lutte que nous nous préparons. Réception et discours des femmes architectes dans la presse de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle : Le cas du maître d'œuvre », *infra*.

<sup>3</sup> Degioanni, Jacques-Franck, « Architecture, Les femmes remontent la pente dans les agences », *Le Moniteur*, 25 décembre 2020, p. 10.

<sup>4</sup> Solange d'Herbez de la Tour, architecte franco-roumaine émigrée en France après ses études d'architecture à Bucarest, fonde en 1960 l'Union française des femmes architectes. En 1963, pour donner plus d'envergure à l'association, elle crée l'Union internationale des femmes architectes.

<sup>5</sup> L'Association pour la Recherche sur la Ville et l'Habitat (Arvha) décerne chaque année, depuis 2013, un Prix des femmes architectes. Le Mouvement pour l'Équité dans la Maîtrise d'Œuvre (Mémo) regroupe quant à lui des architectes, des urbanistes et des paysagistes.

la diversification des modes d'exercice et des statuts, et soulignait la surreprésentation des femmes dans le secteur salarial. La seconde constatait l'atténuation progressive des lignes de divisions professionnelles entre hommes et femmes. Depuis 2018, la parité est acquise parmi les moins de 35 ans lors de nouvelles inscriptions à l'Ordre des architectes. D'autres limites ont-elles été franchies depuis une vingtaine d'années ? Si tel est le cas, alors comment expliquer la persistance de barrières symboliques en termes de consécration et de revenus ? De quelle manière les trajectoires des hommes et des femmes ont-elles évolué dans un contexte de plus en plus concurrentiel ?

## Détours : autres métiers et recherches menées à l'étranger

Les recherches menées sur d'autres métiers impliqués dans la construction, la conception spatiale ou la création artistique sont, elles aussi, susceptibles de nourrir notre réflexion, c'est pourquoi nous avons fait appel à des personnes extérieures au monde de l'architecture dans le conseil scientifique de ce colloque et lancé l'appel à contributions à leur adresse. Nous nous tournerons d'abord du côté de cet autre avatar de l'ordre masculin qu'est le monde de l'ingénierie. Nous disposons pour se faire de la somme des travaux publiés par Catherine Marry en 2004<sup>8</sup>. Les effectifs étudiants mettent plus de temps à s'y féminiser mais certains établissements ont des progressions presque comparables, comme l'École des ingénieurs de la Ville de Paris<sup>9</sup>. Nous nous intéresserons ensuite aux recherches en cours sur les formations en urbanisme qui montrent une évolution genrée similaire à celle qu'on constate dans le monde de l'architecture, bien qu'on ne puisse pas la suivre avec autant de précision. D'après le Collectif national des jeunes urbanistes, les femmes représentent aujourd'hui 64 % des effectifs<sup>10</sup> et un

<sup>6</sup> Chadoin, Olivier, *Être architecte : les vertus de l'indétermination, De la sociologie d'une profession à la sociologie du travail professionnel*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2013.

<sup>7</sup> Lapeyre, Nathalie, *Les professions face aux enjeux de la féminisation*, Toulouse, Octarès, 2006.

<sup>8</sup> Marry, Catherine, *Les femmes ingénieurs, Une révolution respectueuse*, Paris, Belin, 2004.

<sup>9</sup> Biarrotte, Lucile, *Déconstruire le genre des pensées, normes & pratiques de l'urbanisme*, thèse de doctorat en Aménagement de l'espace, Urbanisme, Université Paris Est, 2021, multig. ; Darmon, Karine, « Ingénieur-E-s : combien êtes-vous, les filles ? », *Studyrama Grandes Écoles*, 23 mars 2017 ; « Quelle insertion professionnelle pour les femmes ingénieurs ? » [grandes-ecoles.studyrama.com].

<sup>10</sup> Études publiées en 2014 et 2016 sur l'insertion professionnelle des jeunes urbanistes : CNJU, « L'insertion professionnelle des jeunes urbanistes diplômés, L'intégralité des résultats de la 4<sup>e</sup> enquête nationale du CNJU », *Collectif national des*

certain nombre d'entre elles travaillent à faire évoluer les pratiques professionnelles avec des architectes à propos de la prise en compte du genre dans les politiques urbaines, comme le documentent Corinne Luxembourg<sup>11</sup> et Lucile Biarrotte<sup>12</sup>. Enfin, nous nous attarderons sur le domaine conséquent des écoles d'art et des professions liées à la culture, sur lequel a notamment travaillé Frédérique Patureau<sup>13</sup>, et sur le groupe professionnel constitué par les paysagistes, l'un des sujets de recherche de Bernadette Blanchon.

Un détour vers des situations professionnelles et des recherches étrangères pourrait nous aider à questionner le cas français, qui n'a été étudié que tardivement. Depuis la parution en 1977 de l'ouvrage collectif *Women in American Architecture : A Historic and Contemporary Perspective*, à l'occasion de l'exposition éponyme aux États-Unis, jusqu'aux parutions plus récentes, provenant notamment de pays anglo-saxons, de nombreux travaux et événements scientifiques ont permis depuis 40 ans l'émergence d'une littérature scientifique importante, construite parallèlement à une pensée féministe et à des réflexions sur le champ architectural<sup>14</sup>. Ces recherches abordent la question d'un point de vue différent mais convergent, somme toute, vers des résultats assez similaires. Des programmes incitatifs tels que MoMoWo (Women's creativity since the Modern Movement) ont lancé des dynamiques de recherche à l'échelle européenne, dont quelques résultats sont présentés par Giuliana di Mari et Alessandra Renzulli. Des compilations ont mis en réseau des personnes travaillant sur le sujet à l'échelle mondiale, notamment celles initiées par Lori Brown et Karen Burns dans le cadre d'une encyclopédie sur les femmes architectes dans différentes aires géographiques.

*jeunes urbanistes*, 7 novembre 2018 [jeunes-urbanistes.fr]; CNJU, et Aperau, « L'insertion professionnelle des jeunes urbanistes diplômés, État des lieux en 2014 », *Collectif national des jeunes urbanistes*, 12 décembre 2014 [jeunes-urbanistes.fr].

<sup>11</sup> Luxembourg, Corinne, Faure, Emmanuelle, Hernandez-Gonzalez, Edna, *La Ville, quel genre ? L'espace public à l'épreuve du genre*, Paris, Le Temps des cerises, 2017.

<sup>12</sup> Voir l'article de Lucile Biarrotte, *infra*.

<sup>13</sup> Octobre, Sylvie, Patureau, Frédérique (dir.), *Normes de genre dans les institutions culturelles*, Paris, Daps et Presses de Sciences Po, 2018.

<sup>14</sup> Sur ce point, voir en particulier le travail de Stéphanie Dadour : « Des pensées de décentrage au pragmatisme, La question de l'identité dans l'espace domestique (Amérique du Nord, 1988-2008) », thèse de doctorat, Université Paris Est, 2013, multig.

## L'apport de la notion de genre et ses enjeux pour la recherche sur les métiers

Ces travaux, comme de nombreux autres menés sur des terrains variés<sup>15</sup>, incitent à dépasser les notions de « femme » et de « féminisation » pour lui substituer celle de « genre », induisant une dimension politique conceptualisée dès les années soixante-dix. Effectivement, si cet intérêt pour la catégorie « femmes » a l'avantage de rendre visibles ces architectes, notamment dans un secteur professionnel, elle trouve ses limites lorsqu'il importe d'identifier les mécanismes de pouvoir et de domination en cours. Le genre est une construction sociale qui évoque les rôles socialement et culturellement construits pour différencier les femmes des hommes, le féminin du masculin. Les rapports de domination genrés sont rapidement identifiés dans le milieu de l'architecture et s'enrichissent depuis quelques années d'une perspective « intersectionnelle », intégrant la multiplicité des croisements, liés notamment à la race, à la classe sociale, à la religion, à l'apparence physique, à l'identité de genre ou à l'orientation sexuelle.

Saisir les enjeux professionnels à l'aune du genre permet de dépasser le calcul de la proportion des hommes et des femmes selon les modes d'exercice, les revenus ou la consécration. Cela offre la possibilité d'entrer dans les mécanismes qui fabriquent les architectes différemment, selon les catégories socialement construites du masculin et du féminin, et d'étudier les modalités de leur rejet ou de leur intégration dans l'identité même d'une profession. Dans quelle mesure la consolidation de la domination des hommes sur les femmes au XIX<sup>e</sup> siècle a-t-elle travaillé cette profession en profondeur alors qu'elle se définissait autour des compétences de maîtrise d'œuvre et de l'exercice dans le statut de profession libérale ? Que reste-t-il aujourd'hui de ce que d'aucuns considèrent comme un « âge d'or<sup>16</sup> » ? Comment s'ancrent et se sont ancrées au fil du temps les représentations du masculin et du féminin à la formation à ce métier ? À travers la question du genre, c'est la dimension symbolique qui est investiguée, celle-ci renvoyant à des éléments aussi variés que la construction des théories, l'état des réglementations, les modalités d'emploi ou encore les formes de réputation. Il s'agit d'un héritage historique encore extrêmement prégnant. Il rejoint les questions fondamentales qui animent les recherches sur les processus, les

<sup>15</sup> Laufer, Jacqueline, Marry, Catherine, Maruani, Margaret (dir.), *Le Travail de genre, Les sciences sociales du travail à l'épreuve des différences de sexe*, Paris, La Découverte, 2003.

<sup>16</sup> Viennot, Éliane, *L'Âge d'or de l'ordre masculin, 1804-1860, La France, les femmes et le pouvoir*, Paris, CNRS éditions, 2020.

compétences et les professions largement engagées depuis une cinquantaine d'années en France et qui ont, malheureusement, négligé ces questions. C'est d'autant plus dommage que le genre constitue un analyseur puissant pour donner à voir le monde de la pratique professionnelle tel qu'il est, avec ses avancées et ses inerties tant processuelles qu'intellectuelles.

## Un colloque qui déplace les questions

Au moment de la rédaction de l'appel à communications du colloque, nous avons dégagé trois axes de réflexion. Le premier concernait l'enseignement et visait à interroger les profils et les motivations des étudiantes et des étudiants, les pratiques des enseignantes et des enseignants et les politiques des écoles d'art, d'ingénierie, d'architecture et de paysage ou des instituts d'urbanisme. Le deuxième portait sur les effets de la féminisation sur les pratiques professionnelles. Le troisième se voulait méthodologique et réflexif : il s'agissait d'interroger les outils à disposition pour analyser ces phénomènes, eu égard, notamment, au fréquent manque de visibilité des trajectoires féminines, en termes de reconnaissance mais aussi de sources et d'archives.

Les réponses à l'appel à communications ne se sont pas distribuées de manière équivalente entre ces trois axes, et c'est surtout la question de la place des femmes dans les pratiques professionnelles liées aux métiers de l'architecture qui est le sujet le plus représenté. Plus précisément, celle de la présence plus soutenue des femmes, puis de la difficulté persistante de reconnaissance et de visibilité. Les questions d'enseignement et de méthode traversent aussi quelques textes.

Au-delà de cette organisation, des thématiques ou des conclusions transversales attirent notre attention. Elles sont difficiles à catégoriser tant les mécanismes participant de la marginalisation des femmes sont nombreux et s'imbriquent. De la discrimination genrée, sexuelle ou ethnique, à l'auto-invisibilisation, la question de la visibilité revient sans cesse. Lorsqu'elle est liée à des trajectoires personnelles, à la vie privée, à des questions biographiques, elle contourne la question de la formation. Rapporté par Giulia La Delfa, Alberto Geuna, Niccolò Suraci et James Cleverley, le cas de Liselotte Ungers rend compte de l'intérêt de cette dernière à l'architecture du fait de son mariage avec un architecte. La question de la collaboration est toujours sujette à interprétation ; mais lorsqu'elle concerne un couple, l'histoire nous confirme que la reconnaissance revient le plus souvent à l'homme, l'épouse passant au second plan. Caterina Franchini,

Alessandra Renzulli et leur équipe reviennent sur les histoires personnelles de femmes ayant travaillé en collaboration avec leur époux, ou, plus précisément, dans l'ombre de ce dernier. Leurs productions, bien que très souvent ignorées, ont marqué l'architecture. Quant à Élise Koering, elle prend le parti de saisir au contraire la manière dont les femmes architectes ou les ensemblières de l'entre-deux-guerres sont accueillies par la société et la profession, ainsi que le type de discours qui y correspond. Pour cela, elle revient sur la presse généraliste et spécialisée des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Cette question de la visibilité est liée aux représentations, notamment à la reconnaissance. Si, en 1971, l'historienne de l'art Linda Nochlin publie « Why Have There Been No Great Women Artists<sup>17</sup> ? » et, qu'en 1999, Griselda Pollock rétorque par *Differencing the Canon*<sup>18</sup>, certains des textes reçus nous rappellent qu'en 2016 l'historienne de l'architecture Despina Stratigakos demandait « où sont les femmes architectes<sup>19</sup> ? ». Plusieurs contributions témoignent de la volonté d'invisibiliser certaines figures du champ architectural, notamment celle de l'exilée. Stéphanie Bouysse-Mesnage démontre comment, entre 1880 et 1968, une part conséquente des étudiantes des écoles d'architecture nées à l'étranger sont impactées par un processus d'exclusion de la part de l'Ordre, celui-ci admettant principalement les personnes de nationalité française dans ses premières années d'existence. En croisant les apports des études féministes et de genre à celle des études sur l'exil, Tanja Poppelreuter revient, quant à elle, sur les méthodes historiographiques permettant des révisions de l'histoire canonique. Elle propose ainsi une histoire des oubliées, afin de rendre compte des apports d'un groupe disparate de femmes exilées. Une histoire qui reviendrait sur le sujet individuel, les organisations sociales et les relations entre sujets et organisations plutôt que l'essentialisation d'une catégorie ou d'un groupe. Les contributions sur des corpus plus récents cherchent à démontrer l'impact des subjectivités sur la production architecturale. Ainsi, Olivier Vallerand s'intéresse aux architectes lesbiennes pour réfléchir à ces mêmes mécanismes d'invisibilisation, mais surtout aux défis posés par les récits biographiques traditionnels dans la représentation des pratiques marginalisées.

<sup>17</sup> Nochlin, Linda, « Why Have There Been No Great Women Artists ? », *ARTnews*, 1971.

<sup>18</sup> Pollock, Griselda, *Differencing the Canon : Feminist Desire and the Writing of Art's Histories*, Londres, Routledge, 1999.

<sup>19</sup> Stratigakos, Despina, *Where Are the Women Architects ?*, New York, Princeton University Press, 2016.



Mais aujourd'hui, les femmes architectes, urbanistes, paysagistes sont là, et en grand nombre. La féminisation de ces disciplines et la présence de femmes ou de personnes ayant subi elles-mêmes des discriminations entraînent une sensibilisation aux questions de genre, qu'elles soient d'ordre programmatique et méthodologique ou qu'elles relèvent de la conception, de la réalisation ou de la pédagogie. Ainsi, et face à la conscientisation des inégalités existantes, de nombreuses chercheuses s'intéressent aux apports des femmes aux métiers de la conception. Dans le milieu du paysage, Bernadette Blanchon souligne la spécificité des apports de certaines femmes paysagistes quant au renouvellement de la formation et de la profession, passant d'une approche horticole à celle de l'aménagement du territoire. Mais elles rendent surtout compte de certaines caractéristiques propres à ces pionnières : « l'écoute — du client, du partenaire, dans l'équipe, etc. — et l'intérêt pour la matière vivante du sol et du végétal, qui détermine le projet de paysage. [La] capacité à anticiper des évolutions aujourd'hui confirmées : l'apport de l'écologie, le projet partagé, l'approche globale, l'importance de l'histoire, l'attention aux territoires ruraux, l'intérêt pour la question patrimoniale, etc. »

Lucile Biarrotte s'intéresse plus spécifiquement aux professionnels de l'aménagement à la Mairie de Paris. Son travail rapporte, entre autres, que des hommes cisgenres, assez jeunes pour être sensibilisés depuis leur formation aux questions d'inégalités de genre, portent davantage de sensibilité que certaines femmes revendiquant une posture « neutre ». L'intégration de la dimension genrée dans les formations initiales et continues interroge dès lors la chercheuse. Lidewij Tummers y apporte des éléments de réponse, à partir d'une expérience pédagogique : avant d'acquérir une spécialisation en « études de genre », les étudiants doivent recevoir une formation pour un aménagement « soucieux de l'égalité des sexes ». Le module de Master en architecture qu'elle présente invite ainsi à discuter des dimensions d'inclusion et de diversité dans l'architecture et les pratiques d'aménagement.

D'un autre côté, la formation en architecture recèle d'exemples cristallisant les inégalités. À partir d'une enquête menée en France au cours des cinq dernières années, Serge Proust et Corine Védrine s'intéressent aux processus qui nourrissent l'intériorisation des normes de genre par les différentes personnes impliquées dans les écoles d'architecture (étudiantes et étudiants, enseignantes et enseignants, personnel administratif). Leur texte démontre que l'école est un des lieux de reconduction des divisions genrées et « de l'occupation des positions de pouvoir (inégalement) intériorisées par les étudiantes ». Dans ces milieux aux représentations toujours bien masculines malgré tout, des règles, des normes, des habitudes

persistent. Les positions hiérarchiques pèsent lourd dans ces inégalités. Christine Schaut et Ludivine Damay racontent, à partir d'une série de témoignages, les expériences de femmes sur le chantier. Entre stratégie et tactique, leur enquête montre l'ambivalence entre la volonté de renverser les règles ou bien celle d'en jouer. Quoi qu'il en soit, le plafond de verre semble persister.

Plusieurs des contributions mentionnées ont en commun de faire ressortir l'importance de la sororité. Réseaux ou associations, en non-mixité, participent des trajectoires et des prises de pouvoir des femmes. Instituées comme une puissance d'agir féministe, ces structures déplacent ainsi les normes, aussi bien de genre que professionnelles. Violette Arnoulet, sans pour autant se centrer sur ce genre de réseaux, pointe l'existence d'un milieu hautement féminisé : celui des politiques de la ville en France. En adoptant une perspective historique, son travail porte sur l'exemple d'une commune de Seine-Saint-Denis, largement transformée par trois projets de rénovation urbaine entre 1999 et 2018. Elle met notamment en lumière le passage de relais entre femmes pour éviter le processus d'invisibilisation de celles qui ont accédé à des tâches d'urbanistes sans en avoir le titre. On reconnaît là une approche déjà identifiée dans l'historiographie féministe de l'architecture, de Dolores Hayden et Annmarie Adams à Alice Friedman, et dont Doris Cole fut une pionnière depuis la publication de son ouvrage *From Tipi to Skyscraper : A History of Women in Architecture*.

Enfin, nous le savons : « la répétition d'une figure, d'une image, est l'aveu d'un système<sup>20</sup> ». Dès lors, comment faire bouger le système, le remettre en question ? C'est l'entreprise à laquelle s'est attelée Mary Pepchinski, en y proposant une figure présente depuis toujours, mais peu montrée. Occuper une scène pour la conquérir ? Dans le prolongement de ce que l'on pourrait aujourd'hui appeler une tradition, l'histoire des femmes architectes l'a bien occupée, notamment à travers l'exposition « Frau fArchitekt, Over 100 years of women in the profession of architecture », qui s'est tenue en 2017-2018 au musée allemand d'architecture de Francfort-sur-le-Main, le Deutsches Architekturmuseum. Son texte entend ainsi revenir sur ce qui, dans l'Allemagne du xx<sup>e</sup> siècle, a animé ou inspiré les femmes dans le domaine de l'architecture, avec un accent sur les questions féministes et émancipatrices.

<sup>20</sup> Delvaux, Martine, *Le Boys Club*, Montréal, Les Éditions du Remue-Ménage, 2019, p. 19.

Mary Pepchinski

## Promouvoir un agenda féministe : les femmes architectes en Allemagne, 1900-2020



**Exposition *Frau Architekt* [«Femme architecte»], Deutsches Architekturmuseum, DAM [Musée allemand d'architecture], Francfort-sur-le-Main, 2017-2018, vues de l'entrée et de la galerie.**

En 2017, j'ai participé, en tant que conservatrice, à la fabrication de l'exposition « Femme architecte » [*Frau Architekt*] au Musée allemand d'architecture [*Deutsches Architekturmuseum, DAM*] de Francfort-sur-le-Main. Conçue comme un récit alternatif de l'histoire de l'architecture du xx<sup>e</sup> siècle en Allemagne, elle présentait les vies et les travaux de vingt-deux femmes architectes ayant pratiqué de 1900 à 2017<sup>1</sup>. Par « récit alternatif », je ne renvoie pas à une trajectoire linéaire globale, plutôt à une compilation d'histoires disparates, portant sur des questions habituellement considérées comme marginales, mais tissant les existences des femmes et de leurs bâtiments. En présentant ces histoires au DAM — un lieu emblématique pour exposer des idées sur l'architecture en Allemagne aujourd'hui — nous avons regardé ce qui était situé à la marge comme une proposition radicale et susceptible de transformer notre façon de percevoir l'architecture et ses professionnels. Il va sans dire que notre récit alternatif contraste nettement avec la façon dont l'histoire de l'architecture est enseignée en Allemagne, où l'accent est mis sur quelques protagonistes masculins et, surtout, sur le développement de la *forme bâtie*.

Tout au long du xx<sup>e</sup> siècle en Allemagne, les femmes architectes ont été confrontées de manière intense et soutenue à des préjugés sur leurs capacités. La misogynie était endémique et, comme on pouvait s'y attendre, le désir de s'engager dans un programme d'architecture féministe revient dans de nombreuses biographies. Un grand nombre de femmes architectes étaient elles-mêmes activistes. Elles ont créé des espaces, des bâtiments et de nouvelles pratiques permettant de remettre en cause le *statu quo*, de tenir compte de la différence et de repenser ce que l'architecture pouvait être.



Ingrid Bourne-Cloppenburg, autour de 1955.

Bernadette Blanchon

## L'engagement de femmes paysagistes en France depuis 1945 : repères et profils

Aujourd'hui, les paysagistes-conceptrices sont nombreuses à exercer, plus de la moitié des paysagistes-conseils de l'État sont des femmes et plus de 60 % des futurs paysagistes sont des étudiantes. Cela n'a pas toujours été le cas, bien que les femmes paysagistes occupent une place non négligeable dans l'émergence de ce métier à la fois encore neuf et ancré dans la tradition ancienne de l'art des jardins. Le rôle singulier des femmes paysagistes dans l'évolution de la formation constituera l'armature principale de cet article<sup>1</sup>, le fil à partir duquel situer les engagements professionnels, théoriques et sociaux des femmes étudiées.

### De la création d'un nouveau cursus à la reconnaissance du paysagiste- concepteur (1945-2016)

En octobre 1946, la Section du paysage et de l'art des jardins (SPAJ) ouvre, explicitement destinée à former des personnes à même d'intégrer les équipes chargées de la reconstruction de la France alors dévastée. Comme plus tôt pour les architectes, l'enjeu est double : dissocier la figure de l'entrepreneur de celle du concepteur et obtenir la reconnaissance d'un diplôme spécifique — l'Ordre des architectes créé en 1940 ayant interdit aux paysagistes le port du titre « d'architecte-paysagiste ». Mais ce n'est qu'en 2016 que les paysagistes ont obtenu la reconnaissance du titre de « paysagiste-concepteur ». Nous avons montré le parallèle entre les programmes de grands ensembles et la construction du métier de paysagiste contemporain<sup>2</sup>. Nous verrons ici que les femmes ont largement pris part à ces programmes et ont activement participé aux combats qui ont jalonné la construction du métier de paysagiste actuel.





**Au Joseph's College à Biddeford, dans le Maine, des participantes de la Women's School of Planning and Architecture (WSPA) forment un symbole féminin, 1975.**

Olivier Vallerand

## Genre et... ? Impact des discriminations multiples sur la visibilité des femmes architectes

Lorsque, dans un ouvrage paru en 2016<sup>1</sup>, l'historienne de l'architecture Despina Stratigakos pose d'emblée la question « où sont les femmes architectes ? », l'intention est clairement d'identifier les défis rencontrés par les femmes en architecture, parmi lesquels le manque de visibilité. J'explore dans cette communication comment l'intersection du genre et de la sexualité crée une invisibilité rarement reconnue.

S'appuyant sur les recherches féministes l'ayant précédée, la théorie queer en architecture a montré que les questions lesbiennes, gays, bisexuelles et trans (LGBT) ont une incidence sur l'expérience, l'espace bâti et, par conséquent, sur les choix de conception<sup>2</sup>. Cependant, contrairement à d'autres disciplines où les femmes ont pris les devants dans la remise en question des hypothèses hétéronormatives, en architecture, les hommes gays ont éclipsé les femmes, aussi bien dans le choix des sujets d'étude que dans celui des personnes ayant écrit sur le sujet. La réflexion présentée ici s'appuie sur une recension des connaissances queers en architecture et en design dans les sphères anglophone et francophone des xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècles, ainsi que sur des entretiens réalisés en 2017 et 2018 avec quatre femmes architectes afin de comprendre comment et pourquoi les architectes lesbiennes sont moins visibles<sup>3</sup>. Pour simplifier, le terme « architectes lesbiennes » est utilisé dans ce texte, mais il est important de souligner que plusieurs autres termes sont utilisés par les femmes s'identifiant autrement qu'hétérosexuelles. Par ailleurs, ces identifications sont parfois presque synonymes pour certaines, mais révèlent pour d'autres des compréhensions divergentes de leurs identités. L'objectif de cette étude n'est pas d'identifier toutes les architectes lesbiennes, mais plutôt de réfléchir à l'impact sur leur visibilité



*Giuliana Di Mari, Caterina Franchini,  
Emilia Garda, Alessandra Renzulli*

## Totems et tabous : la reconnaissance des femmes en architecture

Le voile qui rend invisibles à la fois les femmes actives et leur travail continue, aujourd'hui encore, de brouiller l'imaginaire collectif et surtout la conscience que les femmes ont d'elles-mêmes, de leur carrière et de leur vie. La réinterprétation critique a sûrement été complice de ce fait de société, car elle a le plus souvent été menée par des hommes qui omettaient — probablement par négligence — les femmes dans les récits liés à l'architecture et à la construction. L'attitude humble des femmes, héritée d'une éducation bien ancrée où elles se retrouvent reléguées en seconde position, parfois même par choix, dans l'ombre d'un père, d'un frère ou d'un mari, y est aussi pour quelque chose. Aux femmes sont dévolus des rôles situés en marge, confinés à la sphère domestique et à des missions d'éducation. Prenant pour base l'expérience de MoMoWo « Women's creativity since the Modern Movement », notre contribution a pour but d'évaluer les préjugés persistants, de dissiper les vieux tabous et de révéler un monde de créativité cachée, en retraçant et en reconstituant, jusque dans les situations individuelles, les fragments d'une histoire des femmes dans le domaine de la construction.

Denise Scott Brown et Robert Venturi.

femmes architectes (mais aussi les travailleuses de la construction comme les travaux de Geneviève Dugré le soulignent) usent de stratégies pour s'en défaire. À la suite de Michel de Certeau, il faudrait se demander s'il s'agit là de véritables stratégies à même de renverser les règles de l'ordre dominant et masculin ou plutôt de tactiques<sup>26</sup>, c'est-à-dire de manières de jouer le jeu qui leur est imposé, sans réussir à en changer les règles. Ces manières de faire front sont-elles victorieuses ou, même si elles permettent aux femmes de s'en sortir sans trop de casse, ne servent-elles pas davantage à reproduire la domination masculine ? Des éléments recueillis par l'enquête montrent que les lignes semblent bouger : des campagnes de sensibilisation sont menées dans le secteur de la construction, les femmes interrogées semblent elles-mêmes noter des différences générationnelles dans le monde des architectes et du chantier, avec un souci égalitaire plus affirmé chez les plus jeunes. Ces évolutions ne doivent cependant pas faire oublier la survivance du plafond de verre et de ses effets, précédemment évoqués.

Sur le chantier, les femmes architectes sont confrontées à une double étrangeté : par leur genre et par leur statut d'architecte. Si, par leur genre, elles subissent des « affronts » et des dénis de reconnaissance, elles jouissent d'un pouvoir statutaire<sup>27</sup>, celui du maître d'œuvre, qui leur octroie une position favorable, pour peu qu'elles obtiennent de leur bureau une place dans le chantier à même d'établir un rapport de force avec les autres métiers. Ce rééquilibrage fait d'ailleurs dire à l'une des jeunes architectes rencontrées que, malgré sa dureté, le chantier lui paraît moins miné par la question du genre que le bureau où elle travaille. En cause, selon elle, le fait que sur le chantier se côtoient différents métiers aux spécificités et aux positions hiérarchiques plus clairement définies que dans les bureaux, où la plupart des personnes qui y travaillent sont des architectes.

Tanja Poppelreuter

## Femmes architectes en exil : défis méthodologiques de l'historiographie

### Introduction

« Mme Bloch, nous avons 7 millions de sans-emploi, nos architectes vendent des crayons et des pommes aux coins des rues<sup>1</sup>. » L'architecte Karola Bloch (née Piotrkowska, 1905-1994) rappelle dans son autobiographie cette réponse du consulat américain à Vienne à sa demande de visa pour les États-Unis en 1938.

Bloch et sa famille faisaient partie des nombreuses personnes réfugiées, pour la plupart d'origine juive, contraintes à l'exil du fait de la discrimination systématique, de la persécution et de la violence autorisées par le gouvernement qui ont commencé en Allemagne avec la prise du pouvoir par Adolf Hitler en 1933, puis en Autriche après l'annexion du pays en 1938 par le régime nazi.

Parmi les personnes réfugiées se trouvaient un petit nombre de femmes, comme Karola Bloch, qui avaient fait des études d'architecture. La liste de leurs noms n'est pas longue et elle est probablement incomplète. Marie Frommer (1890-1976), Liane Zimmler (née Juliana Fischer, 1892-1987) et Lilia Skala (née Sofer, 1896-1996) sont nées avant 1900. Elsa Gidoni (née Mandelstamm, 1901-1978), Karola Bloch (1905-1994), Hilde Reiss (1909-2002), Wera Gaebler (née Itting, 1909-1965), Elizabeth Close (née Scheu, 1912-2011), et Melita Rodeck (1914-2011) sont nées entre 1901 et le début de la Première Guerre mondiale<sup>2</sup>. Elles sont toutes arrivées comme réfugiées aux États-Unis entre 1933 et 1940. Adelheid Lesser (1884-1961), Eva Weininger (née Fernbach, 1903-2007), Mathilde « Mathy » Wiener (puis remariée Beckmann 1904-1986) et Hildegard Oswald (née Korte, 1913-1969) ont pour leur part trouvé refuge

<sup>26</sup> Certeau, Michel (de), *L'Invention du quotidien*, 1. *Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

<sup>27</sup> Piganiol, Marie, « Pouvoir statutaire, pouvoir relationnel, Une analyse organisationnelle des architectes en situation de travail », *Sociologie du travail*, vol. 58, n° 3, 2016, p. 253-272.



dans des pays européens, en Israël, au Canada ou à Shanghai durant la guerre, puis ont immigré aux États-Unis après 1945.

Les publications critiques sur ces praticiennes couvrent, dans la majorité des cas, un champ étroitement défini et sont centrées sur la biographie, les voies d'accès aux études d'architecture, ainsi que sur les pratiques spécifiques à un lieu et un contexte particuliers. L'historienne de l'art Sabine Plakolm-Forsthuber faisait partie, en 1994, des premières chercheuses à aborder ce sujet. Elle explique qu'en Autriche les femmes exilées ont été oubliées car la période durant laquelle elles ont pratiqué et ont été expulsées n'a pas fait l'objet d'une grande attention au sein des recherches autrichiennes<sup>3</sup>. On pourrait en dire autant des études allemandes, même si l'historienne américaine de l'architecture Despina Stratigakos en 2002 et la chercheuse allemande Susanne Businger en 2011 ont vu la nécessité de « reconstruire une histoire perdue<sup>4</sup> » des femmes architectes ayant trouvé refuge aux États-Unis, et ont toutes deux appelé à effectuer des recherches sur les « Deutschsprachige Architektinnen im Exil zur Zeit des Nationalsozialismus<sup>5</sup> » (femmes architectes germanophones en exil durant la période du national-socialisme).

L'insuffisance des recherches sur ce sujet s'explique par le manque de matière première, du fait des biographies fragmentées et décousues en Europe comme aux États-Unis, des départs pour l'exil, et souvent de l'absence de réseaux familiaux qui auraient pu conserver ce matériel. La majeure partie des informations disponibles sur Marie Frommer, par exemple, figurent dans des articles publiés de son vivant, ou dans des lettres

<sup>1</sup> « Mrs. Bloch, wir haben 7 Millionen Arbeitslose, unsere Architekten verkaufen Bleistifte und Äpfel an den Strassenecken. » Bloch, Karola, *Aus Meinem Leben*, Pfullingen, Günther Neske, 1981, p. 127.

<sup>2</sup> Cette liste de noms et d'informations biographiques a été compilée à partir de : Warhaftig, Myra, *Deutsche jüdische Architekten vor und nach 1933, Das Lexikon*, Berlin, Reimer, 2005 ; Bauer, Corinna Isabel, *Architekturstudentinnen in der Weimarer Republik, Bauhaus und Tessenow Schülerinnen, Genderaspekte im Spannungsverhältnis von Tradition und Moderne*, PhD Universität Kassel, 2006 ; collections des Archives internationales des femmes en architecture (AIFA), Blacksburg, Virginie. Cette liste n'inclut pas des femmes comme Franziska Hosken qui a étudié l'architecture après son arrivée aux États-Unis, ou comme Lotte Klopsch Schmidt qui a immigré aux États-Unis avant 1933.

<sup>3</sup> Plakolm-Forsthuber, Sabine, *Künstlerinnen in Österreich 1897-1938 : Malerei - Plastik - Architektur*, Vienne, Picus, 1994, p. 16.

<sup>4</sup> Stratigakos, Despina, « Reconstructing a Lost History : Exiled Jewish Women Architects in America », *Aufbau, The Transatlantic Jewish Paper*, 68, n° 22, 2002, p. 14.

<sup>5</sup> Businger, Susanne, « Deutschsprachige Architektinnen im Exil zur Zeit des Nationalsozialismus : Anmerkungen zu einem nahezu unerforschten Gebiet », *Zwischenwelt : Literatur, Widerstand, Exil*, 28, n° 1-2, 2011, p. 34-38.



**Karola Bloch avec les ouvriers du chantier de Future of the Nation (établissement de garde d'enfants), Leipzig, 1955.**



# Table

<b>Nota</b>	5
<i>Stéphanie Dadour</i> <i>Isabelle Grudet</i>	
<b>Les métiers de la conception spatiale : des dynamiques de féminisation à la prise en compte du genre</b>	7
<i>Mary Pepchinski</i>	
<b>Promouvoir un agenda féministe : les femmes architectes en Allemagne, 1900-2020</b>	17
<i>Violette Arnoulet</i>	
<b>Entre-soi féminin et renouvellement générationnel dans la politique de la ville : les ambiguïtés d'un passage de relais entre femmes</b>	31
<i>Lucile Biarrotte</i>	
<b>Processus de féminisation des postes décisionnels d'aménagement à la Mairie de Paris depuis 2001</b>	43

*Stéphanie Bouysse-Mesnage*

**Analyse des mécanismes d'inscription  
et de sélection à l'Ordre régional  
de la circonscription de Paris (IDF),  
1942-1968** 57

*Bernadette Blanchon*

**L'engagement de femmes paysagistes  
en France depuis 1945 : repères et profils** 73

*Serge Proust  
Corine Védrine*

**Quand l'intériorisation des normes  
de genre se donne à voir  
dans les écoles d'architecture** 93

*Lidewij Tummers*

**Faire autrement : aborder le genre  
et la diversité dans l'enseignement  
de l'architecture** 107

*Olivier Vallerand*

**Genre et... ? Impact des discriminations  
multiples sur la visibilité des femmes  
architectes** 119

*Giuliana Di Mari, Caterina Franchini,  
Emilia Garda, Alessandra Renzulli*

**Totems et tabous :  
la reconnaissance  
des femmes en architecture** 129

*Christine Schaut  
Ludivine Damay*

**« Men Only » :  
les femmes architectes et le chantier** 147

*Tanja Poppelreuter*

**Femmes architectes en exil : défis  
méthodologiques de l'historiographie** 159

*Élise Koering*

**Réception et discours  
des femmes architectes dans la presse  
de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle :  
le cas de *Maître d'Œuvre*** 177

*Giulia La Delfa, Niccolò Suraci,  
Alberto Geuna, James Cleverley*

**Travail domestique intellectuel :  
l'exemple de Liselotte Ungers** 191

*Doris Cole*

**Une bouteille à la mer : bonjour  
de Cambridge, Massachusetts, États-Unis** 201

*Nathalie Lapeyre*

**Le genre de l'architecture :  
enjeux et perspectives** 205